

Une prévision satanique



Havelock Ettrick

**Gloubik Éditions
2022**

Cette nouvelle est parue dans ***The English Illustrated Magazine*** de novembre 1900 (N°206 - Vol. 24) sous le titre *A Satanic Foresight*.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

Il ne me reste que quelques heures pour écrire. Le bourreau m'attend et le temps passe vite. Le Juge avec sa casquette noire fait partie du passé et je ne fais qu'attendre, attendre demain. Le juge m'a dit que mon crime était le plus noir, le plus cruel qu'il ait jamais vu. Alors les douze jurés n'ont pas hésité une seconde à rendre leur verdict. Je suppose que le Juge avait raison et que je mérite la plus honteuse des morts.

Je pense que le destin ne m'a pas ménagé. Si l'éducation d'une école publique et d'une université ne donne pas à un homme un bon départ dans la vie, qu'est-ce qui le pourrait ? C'est ce que j'ai fait et, en quittant Oxford, j'ai cherché à m'engager dans le journalisme. Pendant un certain temps, j'ai bien réussi. Mes écrits ont été considérés comme intelligents et j'ai gagné un revenu modeste mais régulier, qui a augmenté au fil des ans. Mais j'étais mon propre ennemi et le piège dans lequel tombent beaucoup de jeunes hommes m'a pris pour cible.

En plus d'un instinct héréditaire en faveur des boissons fortes, j'avais acquis à Oxford un goût prononcé pour le vin et les spiritueux. L'inclination à s'y adonner n'était pas toujours compensée par un pouvoir de résistance correspondant. Je découvris, malheureusement, que j'écrivais mieux sous l'in-

fluence d'une forte piquette. Les phrases étaient plus proprement tournées, les traits d'esprit sarcastiques venaient plus facilement à ma plume.

Peu à peu je sombrai, sans jamais devenir un ivrogne mais toujours plus ou moins sous l'influence de mon ennemi. Mon travail se détériora. Je perdis ma place dans le « quotidien » auquel je contribuais et je me rendis bientôt compte que je devenais rapidement l'un des « ratés » de la vie . Pourtant, je n'avais pas le courage moral de rejeter le démon qui me tirait vers le bas.

Les choses allaient mal pour moi et les shillings devenaient rares. Alors qu'un après-midi je descendais la rue Wellington et que je tournais dans le *Strand*, mes vêtements étaient en mauvais état, le manque d'étanchéité de mes bottes était particulièrement visible sur les trottoirs mouillés et gras. Je venais de rédiger un article plus proche de mon ancien style et j'étais sûr que mon rédacteur en chef l'accepterait, car c'était un type bien et un de mes amis. Fort des penies dorées qui allaient suivre, je me suis dit que j'allais descendre au bar du *Gaiety*, où je pouvais généralement compter sur la rencontre de quelques amis à cette heure de la journée. En discutant avec des jeunes gens et en me tenant debout dans des lieux pu-

blics, je trouvais souvent une idée que je pouvais transformer en « copie » plus tard.

Je m'étais arrêté en face du *Gaiety Theatre* et j'étudiais les affiches d'un nouveau spectacle burlesque qui devait être produit ce soir-là, quand un jeune homme élégamment vêtu m'a heurté. Un jour de pluie dans le *Strand* n'améliore pas le tempérament d'un homme vif et je ne pouvais me vanter à aucun moment d'être dans une disposition céleste.

— Que diable... mais, mon Dieu, est-ce vous, Tom Redland ? s'exclama l'étranger. D'où diable sortez-vous ?

J'ai levé les yeux et j'ai senti ma main serrée par mon vieux copain Basil Courtleigh.

— Je pourrais vous demander la même chose, répondis-je. Je suis ravi de vous voir . Entrons ici et prenons une pinte.

J'avais dit la vérité : j'étais heureux de voir Basil. Nous avons été au même collège, nous avons nos chambres dans le même escalier et, naturellement, nous nous étions beaucoup vus pendant nos années à Oxford.

Tel que je me le rappelais alors, il n'était pas accablé par un surplus de biens de ce monde . En effet, pour nous deux, l'arrivée des factures du trimestre était une chose à

redouter. Je crains qu'à ce jour mon nom ne soit pas vénéré par tous les commerçants d'Oxford !

Maintenant, apparemment, si j'en juge par la « coupe » caractéristique d'un tailleur à la mode et par l'intelligence générale qui l'imprégnait, le vent avait tourné et les choses allaient mieux pour Basil Courtleigh.

Nous avons passé une heure à bavarder sur les vieux jours de l'université et les amis, mes perspectives, ou plutôt l'absence de perspectives, nos points de vue sur la vie en général et d'autres sujets intéressants de ce genre.

— J'ai l'impression que les choses se sont mieux passées pour vous que pour moi ces dernières années, si je me fie aux apparences, fit-je remarquer à la fin.

— Eh bien, répondit-il en riant, je n'ai vraiment pas à me plaindre. J'ai eu des moments difficiles, mais je me suis débrouillé tant bien que mal . Puis un coup de chance est venu du côté où je m'y attendais le moins : mon vieil oncle, Sir Godfrey, dont vous avez peut-être entendu parler, est mort et m'a laissé quelques centaines de dollars.

— Quelques centaines ! me suis-je exclamé.

— Oui, littéralement quelques centaines.

Le vieux garçon avait dépensé une fortune à parcourir la Perse et toutes sortes d'endroits excentriques, à collectionner des antiquités et des curiosités. Lorsque le testament a été prouvé, il ne restait pas grand-chose à part ces curiosités pour que son dévoué neveu puisse en hériter ! Cependant - et bien, il y ait une histoire de rhum liée à son héritage. Vous devrez l'entendre un jour. J'espère que je pourrai bientôt vous mettre sur le chemin d'un travail, mon vieux. J'ai une certaine influence dans les beaux quartiers. Je dois y aller maintenant, j'ai des gars à rencontrer. Écoutez, venez chez moi demain à huit heures, nous dînerons ensemble et nous bavarderons longuement. Voici mon adresse. Ne manquez pas de venir. « Tat-ta ! » Avec un signe de tête agréable et un geste de la main, il est parti.

À l'heure dite, j'arrivai aux appartements de Basil, qui se trouvaient dans une rue tranquille de *Piccadilly* et on me fit rapidement monter à l'étage. Je les ai trouvées à la fois luxueuses et artistiques, le logement d'un homme qui sait juger les bons meubles et la belle porcelaine et qui a l'argent pour satisfaire ses goûts. Basil me réserva un accueil chaleureux et un excellent dîner, deux choses qui m'avaient été plutôt rares ces derniers temps. Nous avons tous les deux bu du champagne, dont l'excellence était indé-

niable et nos langues se sont déliées, car après le dîner nous nous sommes installés pour une bonne conversation, tant sur les plans futurs que sur les expériences passées.

— Je vois que vous êtes impatients d'entendre parler de mon coup de chance, dit Basil, en regardant avec satisfaction la luxueuse pièce. C'est un changement par rapport à ce que j'ai dû supporter pendant un certain temps. Oh ! le temps des propriétaires et des côtelettes à moitié cuites ! Il garda le silence pendant quelques instants, puis commença son extraordinaire histoire.

— Le pauvre vieil oncle Godfrey ne m'a laissé que cinq-cents livres en espèces. Ses nombreuses pérégrinations l'avaient presque ruiné et, en dehors de pièces remplies de curiosités, il ne lui restait presque rien . Il vivait sur ses rentes, qui, bien entendu, sont mortes avec lui. C'est une de ces curiosités, qui m'a été léguée avec de nombreuses précautions, qui a été la cause de ma fortune, telle qu'elle est. Je ne nie pas que j'ai une bonne fortune - peut-être un peu plus de 200 000 livres sterling - et elle a été faite en cinq jours.

— Quoi ? m'écriai-je.

— Cinq jours ! poursuivit Basil Courleigh tranquillement, s'amusant manifestement de ma stupéfaction. Écoutez, Tom, je

ne laisse pas les gars entrer dans le secret. La majorité des gens me jugeraient complètement fou si je leur disais, mais vous êtes raisonnable et vous êtes un vieil ami et peut-être que ce secret pourrait fournir la matière d'une bonne histoire. Je vais donc tout t'expliquer. Regardez !

Il défit rapidement le devant de sa chemise et le gilet qui se trouvait dessous et je vis alors qu'il avait à côté de sa peau une large ceinture de cuir fixée par deux fines chaînes en or, l'une passant autour de son cou, l'autre dans la même position qu'une paire de bretelles. Après avoir tâtonné pendant quelques secondes, il en a extrait une petite boîte oblongue, d'environ trois pouces de long et assez peu profonde. Elle semblait être en or et le couvercle était richement ciselé. Il la posa sur la table et je me penchai par-dessus son épaule pour examiner cette curieuse petite chose. En enlevant le couvercle, je vis que l'intérieur de la boîte était gravé en caractères persans sur les côtés, tandis que sur un morceau de parchemin plié reposait un petit morceau noir qui ressemblait à de la réglisse et qui exhalait un curieux parfum subtil. Il ne remplissait pas tout à fait la boîte, une partie ayant manifestement été coupée. Je n'arrivais pas à comprendre comment cela avait pu constituer la base de la fortune d'un homme.

— Maintenant, dit Basil, cette boîte a été achetée par le vieux Sir Godfrey à un marchand persan, qui l'avait à son tour volée dans un monastère quelque part dans les districts montagneux éloignés de la Perse, une étendue de terre pratiquement inconnue des voyageurs. Mon oncle m'a raconté son histoire et son utilisation, mais n'avait jamais eu le courage de l'expérimenter sur lui-même. J'ai eu le courage, donc... ! - Il agita la main, indiquant son environnement luxueux. - Vous pouvez me traiter d'idiot de la première heure... et vous le ferez probablement dans quelques minutes... pour avoir cru aux pouvoirs magiques de ce morceau de diable noir posé là, mais quand je vous dirai que je l'ai moi-même essayé cinq fois et chaque fois avec un succès presque diabolique, vous pourrez me créditer d'un peu de bon sens. Tom Redland, un morceau de cette substance suffisamment gros pour colorer, une fois dissous, un gobelet d'eau en brun foncé, donnera à celui qui le boit le pouvoir, une fois par an pendant une heure ou deux, de lire l'avenir, de prévoir tout ce qui se passera pendant cette période !

— De prédire l'avenir ?bégayai-je.

— Exactement ! Pour prédire l'avenir sans l'ombre d'un doute, répondit-il. Regardez ici ! continua Basile. Regardez ce cu-

rieux morceau de parchemin ! C'est une traduction faite par Sir Godfrey de l'inscription que vous voyez gravée sur les côtés de la boîte.

Il la lut :

*Celui qui, bravant la mort, osera
De mettre à nu l'avenir pendant une
heure,
Devra arracher un morceau de cette
amulette,
Et ne prendra le médicament qu'une
fois par an.*

— Mais pourquoi la substance infernale ne peut-elle être prise qu'une fois par an ? demandai-je.

— Parce qu'elle est si terriblement forte qu'une fois que la clarté de la vision est passée, une paralysie partielle du cerveau s'ensuit. Pendant des jours, on est tout à fait étourdi et stupide, incapable d'organiser ses idées dans un quelconque ordre. Je peux tout à fait croire qu'une deuxième dose dans le délai prescrit pourrait entraîner une idiotie totale. En tout cas, je n'ai pas envie de m'y risquer. Ces vieux Perses savent des choses bizarres qui nous feraient bondir, nous les Occidentaux. Ils sont à des lieues devant nous dans les sciences occultes. Celui qui ne tiendrait pas compte de l'avertissement sur

ce morceau de parchemin serait un imbécile qui mériterait son sort !

— Mais où avez-vous utilisé ce truc ? Je demandai.

— Ah, vous posez là la question la plus importante. Je vais, continua-t-il en se penchant vers moi et en parlant presque à voix basse, à Monte-Carlo !

Je l'ai regardé fixement.

— Alors ceci... ? en indiquant la richesse de la porcelaine et des objets d'art dans la pièce derrière moi.

— Exactement . C'est le résultat d'un jeu... un jeu d'une ou deux heures . Mais un jeu, remarquez, avec une certitude totale, absolue, surhumaine de ce qui va se passer !

Je n'ai pas pu dire un mot de plus, mais je me suis effondré sur ma chaise, regardant Basil qui replaçait son trésor dans sa demeure de sécurité. La boîte, m'a-t-il dit, ne quittait jamais son corps, ni jour ni nuit.

Quelle fortune illimitée, quel pouvoir incroyable se trouvait entre les mains de cet homme ! Si je possédais ce trésor, quel usage n'en ferais-je pas !

— Cela se lit comme une histoire de magie moderne, n'est-ce pas ? remarqua tranquillement Basil. Il faudra que vous veniez

un jour à Monte-Carlo pour voir comment on s'amuse. Seigneur, comme ces types détestent me voir ! Je choisis une période tranquille, généralement avant que la saison ne batte son plein... quand il n'y a pas beaucoup d'étrangers pour me dévisager, ou de personnages louches pour me suivre. J'arrive sur place un soir, je me couche tôt, afin d'avoir les nerfs en parfait état pour le lendemain. Le lendemain matin, une heure environ après l'ouverture des salles, je prépare ma mixture brevetée, la bois et me dirige aussitôt vers le Casino. Je choisis ma table, l'une des *Trente et quarante*, où le maximum est le plus élevé, je m'installe et... attendez ! Je m'assoupis d'abord et le produit me laisse un goût sucré et nauséabond dans la bouche, ce qui est désagréable. Je dispose mon capital en or et en billets de banque devant moi et j'occupe mon temps à observer mes compagnons de jeu. On y voit un groupe hétéroclite ! Soudain, la lourdeur s'en va et je vois, bien que je ne puisse pas décrire à vous ou à quiconque comment je vois, l'heure à venir et tout ce qu'elle apportera, comme si elle était déjà passée et imprimée dans mon cerveau. Je sais que certains hommes vont entrer dans la pièce, que certains mots vont être prononcés. J'entends des conversations entières . Tout cela ressemble à un rêve dans lequel tout se répète sans cesse. Je prévois

toutes les cartes, toutes les séries de couleurs qui seront lues... le rouge, le noir, dans un ordre variable apparaissent devant moi . Je sais tout d'avance. Puis je commence à jouer, en or d'abord, mais rapidement jusqu'au maximum autorisé - 12 000 fr. à chance égale. Je joue donc deux maximums à chaque coup et... je gagne toujours ! Pendant le temps où ma vision reste claire, je gagne quelque chose comme 50 000 £. J'ai pratiquement « fait sauter la banque » trois fois, car il faut si souvent faire descendre de l'argent des chambres fortes pour renflouer les coffres épuisés. Je suis absolument sûr du jeu... je ne fais jamais d'erreur. Je me lasse de ramasser les liasses de billets ! Puis mon esprit s'embrouille. Parfois au bout d'une heure, parfois d'une heure et demie, mais jamais plus, la somnolence revient et je sais que pendant un an l'avenir est pour moi comme pour le commun des mortels. Je quitte le Casino et envoie l'argent, par télégramme, de la banque en Angleterre. Je reste plusieurs jours sur place, pariant de petites sommes et perdant généralement et avec intention, quelques centaines de livres. Je fais cela pour ne pas risquer de m'entendre dire que les salles de jeu me sont fermées à vie !

— J'y suis déjà allé cinq fois et toujours avec le même résultat invariable. Les sé-

quelles ne sont pas agréables. Je n'aime pas la somnolence et l'incapacité d'effort mental qui s'accrochent à moi pendant des semaines. Un jour, quand je considérerai que j'en ai assez fait, je jetterai cette chose infernale à la mer.

— ...Ou je la donnerai à un homme moins chanceux, suggérais-je.

— Non, ça je ne le ferai jamais. Dans les mains d'un homme sans scrupules, le mal qui est rendu possible est horrible à contempler. Je ne l'utilise jamais dans un autre but que celui de faire de l'argent et je le fais à l'endroit où le fait de gagner rapidement de grosses sommes est moins nuisible à la communauté en général que partout ailleurs. À Monte-Carlo, on n'escroque pas des particuliers, mais une entreprise qui peut se permettre de perdre quelques millions : c'est mieux que les transactions louches de la Bourse !

Peu après la conclusion de cette histoire étonnante, je quittai Basil. Nous avons pris des dispositions pour nous rencontrer la semaine suivante.

Je me sentais accablé et je souhaitais être seul. Je pourrais tisser une histoire très étonnante à partir de tout cela et gagner quelques livres, peut-être même me faire un nom, en la racontant. Naturellement, tous les

noms et toutes les allusions à l'endroit où ce merveilleux talisman devait être trouvé seraient supprimés.

Je suis retourné dans mon appartement solitaire et miteux pour mettre au point mon intrigue !

* * * *

La semaine a passé lentement. J'ai passé la plupart de mon temps à la maison à me débattre avec les détails de mon intrigue. J'étais déterminé à en faire quelque chose de tout à fait frappant . J'ai tissé la romance du bonbon persan dans une histoire de la vie moderne et j'ai fait de la boîte convoitée le motif du meurtre . Jour après jour, j'ai réfléchi au dénouement. La nuit j'ai rêvé de la punition du vice et de la finalité de la vertu. L'histoire est devenue une partie de moi-même. J'ai pris de nombreuses pintes de whisky pour égayer mon style et donner une impulsion à mon imagination, qui s'était émoussée ces derniers temps. Puis j'atteignis le point crucial de l'histoire, dans lequel j'ai décrit de façon palpitante l'effet de la drogue sur l'homme téméraire qui allait lever le voile qui plane devant l'inconnu . Pour le décrire correctement, je devais voir l'effet par moi-même. C'est sur cette scène que repose tout l'intérêt du drame. J'avais besoin de connaissances ici, pas d'imagination.

J'écrivis et fis part à Basil de mes difficultés. La réponse fut une invitation à dîner, que j'acceptai, cela va sans dire. Je désirais ardemment me trouver en présence de l'homme que j'enviais si amèrement. Pour posséder un pouvoir tel que le sien, que ne donnerais-je pas ? Ah, comme j'enviais Basil Courtleigh !

La nuit arriva. Une fois de plus, je me trouvai dans des pièces agréables, jouissant pleinement du luxe qui m'entourait. Le parfum des fleurs rares, le scintillement de l'argent, le toucher de la porcelaine délicate, tout cela faisait appel à tous mes sens... et il y avait, comme le chancre dans la rose, la pensée que la possession de cette petite boîte en or signifierait pour moi un tel luxe, signifierait un pouvoir dont peu d'hommes peuvent se vanter. Pourquoi un homme devrait-il mourir de faim tandis qu'un autre dilapide son argent en gros, un homme devrait-il se tuer à la tâche pour gagner le strict nécessaire, tandis que son compagnon se prélassait dans le monde, entouré de tout ce qui est beau et donne du plaisir ? Pourquoi ?

Bientôt, cependant, le champagne a rendu les choses plus supportables ! J'oubliai le gîte miteux et la côtelette à moitié cuite qui serait mon lot demain : je ne me rendis

compte que du présent.

Une fois de plus, nous étions assis confortablement au coin du feu, nos verres remplis, les cigares allumés. J'ai raconté à Basil ma difficulté et la seule clé que je voyais pour la résoudre.

— Eh bien, Tom, cela ne me dérange pas de vous donner une séance privée, pour ainsi dire. Cela signifie la perte d'une année pour moi, mais comme j'ai beaucoup d'argent et qu'il y a assez de ce médicament pour une vingtaine de doses supplémentaires, je ne pense pas avoir à le regretter. Pour dire la vérité, je n'aime pas les effets secondaires. Cela me rend malade pendant des jours et je me sens plutôt fragile mentalement pendant des semaines après l'expérience, mais j'ose dire que je m'en sortirai bien.

— C'est très gentil de votre part, ai-je dit. Je me sens un peu égoïste de vous le demander.

— Eh bien, c'est pour la cause de l'art, n'est-ce pas ? a-t-il répondu d'un ton fantasque. Je veux que vous fassiez un grand succès de cette chose. Bien sûr, vous ne donnez aucun nom ni aucun indice possible de mon identité ?

— Naturellement pas. Vous n'auriez que peu de chance si je le faisais ! Tous les cam-

bricoleurs de la ville auraient vite fait de pointer un revolver sur votre tête !

— Je ne traverse pas la vie sans être armé, je peux vous l'assurer. Un Colt est sous mon oreiller la nuit . J'en ai une paire ici, répondit-il en indiquant sa table à écrire. On ne sait jamais !

Nous avons tous deux ri. Moi, avec une étrange et indéfinissable sensation au cœur, je me suis resservi du whisky - fort et en quantité.

— Quand ferons-nous l'expérience ? suggérai-je.

— Rien de tel que le présent, répondit Basil. Il se fait déjà tard, faisons les préparatifs fantasmagoriques !

Il rit et remplit le verre d'eau.

— C'est plutôt une plaisanterie qui vole la vedette au vieux *Père Temps*, ai-je fait remarquer.

— La plaisanterie a quelque peu perdu de sa nouveauté, répondit Basil, et cette expérience particulière manque de l'excitation habituelle. Je me demande ce que je vais voir. Rien de très important ne devrait nous arriver dans l'heure qui vient ! Mais vous verrez par vous-même le résultat d'un jeu avec le diable !

En disant cela, il a sorti la boîte en or.

* * * *

Le bourreau étouffera-t-il toute mémoire, la corde de chanvre tuera-t-elle le passé, ou le souvenir de cette heure terrible m'accompagnera-t-il pour l'éternité ? Je le saurai demain à la même heure !

Basil Courtleigh, à l'aide d'un couteau à fruits en argent, coupa un minuscule morceau de la substance de couleur sombre et le fit tomber dans le verre d'eau, remplaçant immédiatement la boîte d'or et son trésor dans sa ceinture. L'eau prit en quelques minutes une apparence rougeâtre foncée, mais il n'y eut pas de bouillonnement ou de crachotement comme ceux que les boissons concoctées diaboliquement sont censées présenter. Le liquide était tout à fait inoffensif et d'apparence innocente.

— Maintenant, c'est parti, s'exclame Basil, préparez votre carnet de notes ! - Et il but d'un trait le contenu du verre. - Ough ! comme c'est dégoûtant. De l'essence concentrée de sucre et de miel serait une douceur à côté.

Un parfum léger et subtil emplissait la pièce, qui n'était pas sans rappeler celui de l'attar de rose¹.

1 L'attar est un parfum sans alcool originaire d'Inde

Je me resservis du whisky et, m'adossant à ma chaise, j'observai toutes les nuances d'expression sur le visage de Basil. Il avait fermé les yeux et pendant quelques minutes, peut-être dix ou douze, il semblait dormir. Puis le changement se produisit. Les yeux s'ouvraient et avaient un regard fixe, un peu vitreux, comme si la vue s'étendait au-delà des objets immédiats, comme s'ils voyaient au-delà du présent. Basil me regardait et me traversait. Je ne peux décrire son regard avec d'autres mots et pourtant il semblait presque inconscient de ma présence. Au même moment, une idée s'est imposée à mon esprit. J'étais déjà excité par les fréquentes tournées de whisky auxquelles je m'étais livré et j'avais perdu le pouvoir de résistance à toute idée diabolique qui pourrait prendre possession de mon cerveau. Le regard fixe de Basil persistait. Soudain, il se leva de sa chaise, son visage, toujours pâle, s'était blanchi jusqu'à devenir d'une blancheur effroyable. Il a fait un mouvement comme pour me toucher. Moi aussi, je me levais. Puis, lentement et avec une horreur croissante dans les yeux, il recula vers le bureau. Il n'a pas émis un seul son, bien que ses lèvres aient bougé convulsivement. Son regard n'a pas

et du Moyen-Orient. Il est obtenu par distillation de végétaux, très souvent la *rose de Damas* qui donne l'attar de rose.

quitté mon visage un seul instant. La table atteinte, il tâtonna les boutons d'un tiroir . Mais celui-ci était fermé à clé et la clé n'y était pas.

Comme un éclair illumine la nuit la plus noire et montre au voyageur retardataire tous les détails du paysage, l'explication de sa conduite m'est apparue ! Il regardait les événements de l'heure qui était encore à venir . Il voyait les événements de l'avenir avec une certitude absolue et une horrible fidélité et plus encore. Cet avenir et ces événements étaient terribles pour lui et il les aurait, si possible, évités. Le fait qu'il cherchait son revolver à tâtons signifiait que sa vie était en quelque sorte en danger, mais rien de ce qui était en son pouvoir ne pouvait empêcher les scènes qui se déroulaient maintenant devant lui de façon si vivante ! Il respirait à petits coups tandis qu'il se tenait là, le visage figé par l'horreur, les yeux fixés sur moi avec leur acuité perçante, le dos tourné à la table à écrire, silencieux.

Un démon - qui devait venir de l'enfer lui-même - me chuchota : « C'est l'occasion ou jamais . Tu as affaire à un homme dans un état tout à fait anormal . Pourquoi ne pas te procurer la drogue pour toi-même ? »

— Il résistera, dis-je au tentateur.

— Alors tue-le . Tu es le plus fort !

Dieu m'en est témoin, je n'avais aucune intention de suivre cette voix diabolique, mais l'idée a pris racine !

Je bus davantage de whisky, ne quittant guère des yeux l'homme silencieux qui me faisait face. Puis l'esprit d'insouciance est entré en moi et j'ai bondi en avant.

— Donnez-moi la boîte ! criai-je en le saisissant par la taille.

Je m'efforçai de lui coincer les bras le long du corps dans l'intention de lui arracher la ceinture qui retenait le trésor. Ce geste le réveilla et il me repoussa, tandis que la parole lui revenait.

— Mon Dieu, vous ne savez pas ce que vous faites ! Tom, laissez-moi !

— Pas avant que vous ne me donniez la boîte, criai-je.

— Je voudrais n'avoir jamais vu cette chose maudite . Si vous saviez ce que je sais maintenant, vous comprendriez. Grand Dieu, n'y a-t-il aucune échappatoire à l'avenir ?

Un sanglot d'agonie indicible éclata alors que je recommençais ma lutte avec lui.

Mon sang était en feu, excité par les spiritueux que j'avais bus. La soif de l'or, la soif du pouvoir étaient en moi et rien ne devait m'empêcher de les posséder.

En vain, j'essayai de lui arracher la solide ceinture de cuir. Les chaînes qui la retenaient étaient trop solides. Je me suis alors dit qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'obtenir ce que je désirais. J'avais vu qu'un couteau était posé sur le buffet, un couteau à découper à la lame acérée. Traînant ma victime avec une force de fer, se tordant sous mon emprise, je l'amenai en face du buffet et le forçai à s'agenouiller. Il retrouva alors la parole et cria pitié, bien qu'il sût bien que l'avenir, si clair pour lui, si terriblement vivant, n'avait aucune pitié ! Je ne me souciais pas du tout de ses supplications. Le couteau était dans ma main, le coup de poignard était donné avec certitude et fermeté... ough ! comme le son m'a rendu malade ! La vue du sang cramoisi qui s'écoulait de sa bouche, le regard d'horreur, d'horreur sauvage et sans espoir, qui remplissait ses yeux avant qu'il ne perde conscience, me terrifièrent. J'ai poignardé encore et encore ! Puis j'ai saisi la ceinture et j'ai commencé à l'arracher du corps mutilé par la force brute, quand... « Ouvrez la porte, ou nous allons la forcer ! » Une voix d'homme a résonné à travers la porte. J'étais piégé ! Le bruit de notre lutte avait réveillé la maison, même s'il était tard. La fenêtre ? Trop haute. La chambre à coucher ? Elle donnait, elle aussi, sur le passage. Je suis resté irrésolu et à l'instant

même, la porte a été forcée. J'ai pris conscience d'une foule de visages pâles et effrayés qui me fixaient et du contact de l'acier froid sur mes poignets. J'étais pris en flagrant délit et la preuve de mon crime gisait là, horriblement immobile, à mes pieds !

* * * *

Les heures passent. Dans peu de temps, j'en saurai plus que Basil Courtleigh, malgré toute sa magie orientale. Dois-je rester ? Ou n'y aura-t-il rien d'autre que l'oubli... le silence noir qui dure pour l'éternité ?

J'ai refusé les soins de l'aumônier. Je n'ai aucun sentiment de remords pour l'acte de trahison ignoble que j'ai fait à mon plus vieil ami. Je ne peux que rester immobile et essayer de réaliser l'indicible agonie qui a dû être la sienne pendant les quelques instants où il prévoyait, de façon vivante et sans possibilité de l'éviter, son propre meurtre brutal ! Cette pensée exerce sur moi une étrange fascination. Je ne peux m'en défaire, mais je reproduis sans cesse dans mon imagination la lutte mortelle. Ce qu'il est advenu de la boîte persane et de son contenu, je ne le sais pas et je m'en moque. Peut-être tombera-t-elle entre les mains d'un pauvre fou qui paiera sûrement le prix pour avoir cherché à connaître ce qu'une Sagesse toute-puissante a caché à l'humanité.

* * * *

Six heures ! Encore deux heures, c'est tout ce qu'il me reste !

Je souris presque en constatant que j'ai moi-même vécu une partie de l'histoire qui devait faire mon nom. Le dénouement n'est guère conforme à ce que j'avais prévu... le triomphe de la vertu fait défaut, à moins que le bourreau ne représente cette estimable qualité !

Et si ça vous tente, le recueil est disponible sur lulu.com

